

bougie me devint inutile. Cet étage était composé de chambres mansardées pour la plupart, et que les domestiques seuls avaient pu habiter. De là s'élançaient les tourelles. La première n'était qu'une espèce de petit grenier à fruits, sans meubles et sans ornements. La seconde, plus spacieuse, renfermait un petit appartement composé de deux pièces : une chambre à coucher fort petite, puis une sorte de cabinet de travail.

Cette partie, séparée du corps de logis, accusait dans les mœurs de son habitant un entier contraste avec celle des autres parties du château. Le lit était en fer, étroit et mince, d'une simplicité mesquine. Tout un attirail de chasse occupait à la cheminée la place de la glace, et de nombreuses pipes, pendues séparément ou rangées dans des râteliers accrochés au mur, révélaient les goûts virils et rustiques de celui qui avait logé là. Des gravures de chasse, depuis le lièvre timide jusqu'au redoutable tigre des jungles, complétaient l'ensemble.

Je ne séjournai pas longtemps dans la tourelle ; là n'était point ce que je cherchais. Ce que je brûlais de découvrir, c'était où se trouvait la chambre de la morte, le sanctuaire de Clotilde.

Je la trouvai au premier étage, cette chambre à coucher de la châtelaine. Une porte, que je n'avais point remarquée en montant m'y conduisit.

Quelle différence entre elle et celle par laquelle j'avais pénétré d'abord ! Autant la première était grave et sombre, autant la seconde était coquette et riante. Toute tendue de perse clair, d'un dessin charmant et avec lequel le meuble s'harmonisait jusque dans ses moindres détails, elle révélait la femme jeune, élégante et belle, comme la corolle d'une fleur révèle son parfum.

Des jardinières, des fauteuils, une chaise longue, puis près de celle-ci une tapisserie inachevée, des riens charmants partout, avec un goût exquis dans toutes les choses, constituaient le côté riant de cette pièce fraîche et chaste comme une jeune épousée.

Le lit et son entourage en représentaient le côté dramatique.

Pas de trace de suicide en cet endroit pourtant, mais toutes celles de la mort : un drap blanc recouvrait entièrement le lit.

Le traversin, sans oreillers, en occupait la partie supérieure. Au pied, un cierge jaune avait jeté sa dernière flamme, en s'éteignant dans l'orifice du grand chandelier de cuivre qui le contenait.

Les meubles, relégués dans l'autre partie de la chambre, laissaient autour du lit un large espace libre.

Je trouvai un marteau et des vis oubliés sur le tapis. Celles-ci étaient grosses et semblables à celles dont on se sert pour sceller les cercueils.

—C'est ici qu'on a dû ensevelir Clotilde, me disais-je.

Et je me hâtai de quitter cette chambre, en proie à une émotion facile à comprendre.

J'arrivai bientôt dans un oratoire d'une sévérité sans affection, mais pourtant complète ; un prie-Dieu de chêne sculpté en était le meuble principal.

Près de lui quelque chose de grisâtre, d'une forme bizarre, et que je ne pus d'abord définir, gisait à terre.

Je me penchai vers cette nouvelle énigme.

Chose étrange ! c'était le squelette d'un petit chien.

Avait-il été oublié là par ses maîtres, insoucieux du sort de ce pauvre animal ou trop bouleversés par les événements pour songer à lui ?

Ce n'était pas improbable.

Mais comment ce chien, dont la taille exigü du sque-

lette me démontrait qu'il n'avait dû lui manquer que des roulettes pour être le plus ravissant jouet possible, comment ce petit être, qu'on devait chérir pour sa gentillesse, était-il venu mourir dans cet oratoire, près du prie-Dieu de la châtelaine, et comme si son dernier soupir eût été la demande du pardon d'une faute à sa jeune maîtresse ?

Je me perdais dans ces suppositions aussi insolubles que toutes celles que j'avais faites jusque-là, lorsque mes yeux rencontrèrent un troisième objet plus digne d'attention encore que tout ce que j'avais trouvé déjà.

C'était un portrait d'homme placé au-dessus du prie-Dieu.

Le lieu sombre s'anima. Après les traces du drame ses personnages apparaissaient.

L'homme dont cette toile reproduisait les traits était jeune et d'une beauté réelle ; néanmoins son aspect avait quelque chose de saisissant qui impressionnait.

Vêtu de noir, la main droite enfoncée dans sa poitrine, il inclinait mélancoliquement les yeux vers un point invisible de l'horizon.

Son bras gauche pendait le long du corps avec une aisance parfaite.

L'élégance caractérisait tout son être.

Il avait le teint pâle, le nez droit et de grands yeux vifs, perçants, voilés par des cils d'une longueur extraordinaire, sous l'arc de ses épais sourcils.

La chevelure et la barbe, taillées avec soin, étaient noir d'ébène.

Quant aux lèvres, dont l'examen est si précieux dans l'analyse psychologique des physionomies, elles disparaissaient presque entièrement sous des moustaches longues et soyeuses, d'une teinte un peu moins foncée que celle des cheveux.

Le front était fier et élevé.

Malgré sa distinction et sa beauté, les passions devaient avoir été fort vives chez cet être froid et sévère, qui dominait le prie-Dieu de toute sa taille.

Je voulus mettre un nom à cette figure pâle et je me dis :

—C'est Sanchez !

Au coin du tableau, je crus distinguer un écusson ; mais, en cet endroit, l'humidité avait tellement rongé la couleur, qu'il me fut impossible d'en acquérir la conviction certaine.

Je restai longtemps dans l'oratoire, examinant tour à tour le portrait de l'homme et le squelette du chien.

J'acquis alors la conviction que le drame dont je découvrais à chaque pas quelque lugubre épave avait dû surprendre à l'improviste les habitants du château, y pénétrer avec effraction, comme un voleur de grand chemin ou un pauvre romancier alléché par un mystère ; car, à côté de ces traces sinistres, une riante et douce quiétude était répandue dans les moindres objets.

Puis, cette demeure, composée seulement de façon à loger deux personnes à l'aise, avait des allures de douce et amoureuse retraite qui formaient avec ses côtés sombres une anomalie inexplicable.

C'était là une demeure d'amoureux et non pas la maison maudite d'un suicidé et d'une morte.

Pendant ma visite, le temps avait passé vite ; il y avait plus de trois heures que j'étais entré dans le parc. La nuit venait : je m'en aperçus en voyant pâlir petit à petit les lames de lumières découpées par l'ombre des persiennes sur les tentures.

L'air tiède et impur des appartements pénétrait diffi-